

pas à corriger le vieil entêté, soyez bien assuré, qu'au moins elle produira sur l'esprit de l'enfant une profonde impression.

D'abord vos écoliers apprendront machinalement les principes que vous voudrez inoculer en eux, comme ils apprennent toutes choses, mais, plus tard, ils sauront en tirer bon parti, quand les circonstances s'en présenteront. Les impressions de la plus tendre enfance restent toujours, et sont les dernières à nous abandonner; de plus, elles sont d'un effet immense sur les destinées de celui qui les a reçues; c'est pourquoi on ne saurait trop veiller à la première éducation et à la première instruction des enfans.

Ces élémens de la science produiraient des effets encore bien plus satisfaisants s'ils étaient professés par des instituteurs, amis de l'agriculture, sans être agriculteurs, et qu'une ou deux années de séjour à l'Institut auraient finçonnés pour répandre, avec intelligence, le bien que la société attend d'eux.

Et, messieurs, quand de pareils moyens n'accréditeraient qu'une seule bonne idée parmi les habitans des campagnes, ne serait-ce pas assez pour leur justification? Pensez-vous que si vous étiez assez heureux pour apprendre aux enfans de ce jour, qui, dans vingt ans, seront possesseurs du sol canadien, ce seul grand axiome de la science: "La terre ne rend qu'à proportion de ce qu'on lui donne," vous n'auriez pas assez fait pour avoir bien mérité du pays? oh! si assurément. Enfans canadiens, qui voyez vos pères dédaigner les riches engrais que réclament leurs terres, apprenez que la terre ne rend qu'à proportion de ce qu'on lui donne; ne retenez, si vous le voulez, que cette grande vérité et votre avenir sera heureux, car vos terres renaîtront à leur première fertilité, et l'abondance sera dans vos familles; et dans vos moments de réjouissances, vous trouverez, j'en suis sûr, un sentiment de reconnaissance, un souvenir pour les hommes de qui vous tiendrez le secret de votre bonheur.

C'est aussi, messieurs, dès son bas âge, que je voudrais apprendre à l'enfant du cultivateur à aimer son métier, et que je voudrais le lui présenter affranchi des préjugés qui lui nuisent et dépouillé de tout ce qu'il peut avoir de flétrissant à ses yeux. Toutes ces choses sont possibles; il ne s'agit que de les vouloir. Déjà, par ces moyens, vous obtiendriez, non des jeunes gens instruits, mais des jeunes gens disposés à recevoir l'instruction dont vous leur aurez fait pressentir les immenses avantages. Alors vous aurez surmonté un grand obstacle, car, remarquez bien, messieurs, que dans tous

vos efforts tendant à répandre la lumière et le progrès, vous aurez fortement à lutter contre le mauvais vouloir, et le mauvais vouloir, chez le cultivateur, n'est qu'une inspiration de la défiance et des préjugés, qui passeront toujours des parens aux enfans, par la voie de l'éducation de famille, si, par une éducation plus adroite, vous ne détruisez cette défiance et ces préjugés dans l'esprit de l'enfant.

Une fois l'homme disposé à s'instruire, l'ignorance est à demi vaincue, car les préjugés sont en fuite. Eh bien! profitons de ce premier succès, prenons ce jeune homme dans ces heureuses dispositions, et facilitons lui les moyens de recevoir cette instruction pour laquelle nous l'avons prédisposé.

C'est ici, messieurs, que les écoles secondaires ou le 2me degré trouvent leur place.

#### *Des Ecoles de 2me Degré ou de Comté.*

Lorsqu'un bon cultivateur, atteint de cette fièvre de progrès, qui commence à envahir même les plus paisibles campagnes, veut que son fils en sache plus que lui, que fait-il? le major Campbell vous l'a dit, messieurs, à l'époque de la constitution de votre société, et je vais vous rapporter ses paroles frappantes de vérité:

"En plus d'une occasion, dit le major, un cultivateur est venu me trouver, et m'a exprimé le désir de donner à son fils, qui paraissait avoir quelques talents, une bonne éducation: et il a été alors question de savoir comment cela se pourrait faire: ou il faut que l'enfant aille à l'école élémentaire, où je crains qu'au moment actuel il n'apprenne que peu de choses, ou il faut qu'il soit envoyé à un collège où on lui enseignera les mathématiques, le latin et le grec: et quand il aura achevé son cours d'études, il retournera chez son père, pour être choyé et gâté par ses trop indulgens parens; tout fier de la bonne éducation de leur fils. Soeuce-t-il maintenant à aider son père dans la culture de sa terre? Non, une telle occupation est devenue au-dessous de la dignité de ce jeune savant. Il faut maintenant qu'il soit un avocat ou un médecin, et qu'il ajoute un individu à l'une de ces professions déjà encombrées: la maison de son père, la demeure de son enfance est méprisée: le capot d'étoffe du pays est remplacé par un habit de drap d'Europe: il établit sa résidence dans un village, administre la loi ou la médecine à tout habitant qui veut lui confier le soin de ses affaires ou de sa personne, et parle politique à tort et à travers, toutes les fois qu'il peut réunir deux ou trois voisins."